

Didier VAN CAUWELAERT

La bienveillance
est une arme absolue



La bienveillance
est une arme absolue

Didier van Cauwelaert

La bienveillance est une arme absolue

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0241-7

Dépôt légal : 2019, novembre

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Une douce bienveillance émanait de ses
gants de boxe. »

Charles Dickens,
Le Mystère d'Edwin Drood

Présentez arme...

Il arrive un moment où, face à l'agressivité sommaire qui mène le monde, on éprouve le besoin de s'arrêter pour dresser le seul bilan qui compte vraiment dans une vie : la différence entre le passif et l'actif - entre ce qu'on a reçu et ce qu'on a fait pour les autres. Le passif qui a créé nos richesses intérieures et l'actif qui en découle. Ce livre est avant tout un hommage aux illuminés, anonymes ou célèbres, qui ont éclairé la route que je m'étais tracée dès l'enfance. On peut y voir aussi un examen de conscience, un état des lieux, ou, comme on dit en langage fiscal, une vérification approfondie de ma situation humaine. À un âge où, statistiquement, j'ai dû consommer les deux tiers de mon espérance de vie, il m'a paru bienvenu d'honorer mes dettes et de justifier mes investissements.

Cela dit, il s'agit là bien moins d'un brouillon de testament que d'une sorte de guide pratique, à l'intention des lecteurs intéressés par le développement de soi et des autres. Je n'ai pas vertu d'exemple, si ce n'est que je suis, comme tout un chacun, une caisse de résonance. Mais la sensibilité de cette caisse, je l'ai tant travaillée qu'elle s'est substituée depuis longtemps, pour moi, au sourd tapage du monde. Et pas seulement parce que le bruit de fond

La bienveillance est une arme absolue

s'efface quand on travaille la forme. À l'écrit comme à la ville, je crois être resté fidèle au portrait que François Nourissier dressa de moi dans *Le Figaro Magazine* en juin 2000 : « Il a une vocation multiple de bon docteur, de magicien, d'enchanteur... » Un éloge subtilement narquois présentant ce trait de caractère comme une force motrice qui, si je n'y prenais garde, risquerait d'alimenter mes points de faiblesse.

De fait, à une époque où tout se radicalise – la bêtise, la ruse, la haine, l'ego, le politiquement correct et même les discours humanitaires –, la bienveillance peut apparaître comme une valeur obsolète, ringarde, inadaptée. Je pense qu'elle est au contraire la seule réponse thérapeutique à la crise morale que traversent nos sociétés. Une réponse qui, à défaut de changer le monde du jour au lendemain, lui redonne des couleurs et compense les déceptions qu'il nous inflige, tout en renforçant ce système immunitaire assez paradoxal qui s'appelle l'empathie. D'où l'urgence de radicaliser la bienveillance. Je veux dire par là : pratiquer cet état d'esprit sans peur, sans honte, sans modération et sans nuances.

Je sais bien que, sur l'échelle des valeurs à la mode, il est mieux vu aujourd'hui de célébrer la générosité ponctuelle – engagement associatif, dons défiscalisés, soutien aux victimes d'une catastrophe... – plutôt que la bienveillance de fond. À première vue, on pourrait croire que, si la première est une vertu sur laquelle tout le monde s'accorde, la seconde s'apparente à une forme de condescendance, de charité ostentatoire. Voire, si l'on s'en tient à la définition des dictionnaires, une « disposition favorable envers une

Présentez arme...

personne inférieure ». Jusqu'au XVIII^e siècle, nous précise *Le Robert*, être bienveillant signifiait simplement vouloir du bien à quelqu'un. Pourquoi alors un tel glissement, une telle méfiance, une telle présomption de mépris dissimulé sous une fausse indulgence ? L'un de mes profs de philo en accusait la Révolution française, qui voulut voir dans la bienveillance un comportement d'Ancien Régime dont il fallait faire table rase. Ainsi l'égalité de principe et la lutte des classes devaient-elles avoir raison de cette « domination déclinée en feinte gentillesse » que stigmatisait Robespierre.

Je préfère revenir à une définition plus juste et moins suspicieuse : contrairement à la démagogie dont parlait le révolutionnaire ci-dessus, la bienveillance est un sentiment qui nous dépasse et nous transcende, tout en nous offrant le plaisir gratifiant de placer parfois, même sans raison objective, l'intérêt d'autrui au-dessus du nôtre.

*

Souvent, les gens se demandent pourquoi je parais toujours de bonne humeur, pourquoi j'ai tant d'élan vers les autres quand je sors de ma tanière d'ours, pourquoi en apparence rien ne me grise et rien ne m'abat, quels que soient les succès, les revers, les bonheurs et les drames.

L'explication est simple. En toute franchise, ce qui m'arrive m'importe moins que les émotions des êtres qui me touchent. Je me protège, bien sûr, à un détail près : mon armure a les propriétés d'une éponge. Rien ne glisse sur moi ; j'absorbe tout, je laisse macérer et je restitue.

La bienveillance est une arme absolue

Mais pas seulement. Pour être bien dans ma peau, j'ai besoin que les gens s'épanouissent autour de moi. Mon altruisme est donc *a priori* égoïste, ce qui d'une certaine manière en garantit la sincérité. Sous des allures d'épicurien paisible, je suis un guerrier, en fait. Un guerrier de la bienveillance.

Ce que j'entends par là ? L'instinct, le choix raisonné, le goût d'en découdre me poussent en général à secourir sans distinction – ou presque – amis, inconnus, hypocrites ou ennemis, dès lors que j'en ai le pouvoir et l'envie. Je ne me refuse rien. D'aucuns en déduiront que je dois souvent me faire avoir. Et alors ? Ça me fait être. L'important, c'est ce que mon attitude parfois démesurée, absurde, désarçonnante va déclencher en eux. Simple instant de réconfort ou bouleversement au long cours : à eux de faire le travail. J'y puise, en retour, un plaisir de mettre en scène qui voit évoluer son personnage au fil des situations qu'il lui propose.

Oui, la bienveillance est d'autant plus profitable quand, s'apparentant à une forme de direction artistique, elle nous renvoie à nous-mêmes au travers de ce que nous transmettons. J'ai découvert, au fil des ans, des expériences et des relations que le secret de la joie intérieure, la recette de l'harmonie partagée et de la longévité des enjeux étaient là : demeurer qui l'on est en se nourrissant de ce qu'on donne aux autres – par élan, par retour, ou par cette forme de pardon qui, sous les dehors de l'indifférence, relève de trois principes vitaux : l'économie de rancune, l'humour protecteur et la gentillesse offensive. Car la bienveillance n'a rien d'une mièvrerie, c'est une

Présentez arme...

arme de guerre. On la prend souvent pour un signe de mollesse, alors que c'est elle qui, au contraire, a le pouvoir de ramollir l'arsenal de l'adversaire. La meilleure image qu'on puisse trouver pour illustrer son action est celle du Métomol, ce gaz de combat inventé par le comte de Champignac dans *Spirou et Fantasio*. À l'instar du Métomol, la bienveillance désarçonne l'ennemi et court-circuite la logique de guerre en liquéfiant les armes de poing, les lance-missiles et les blindés qu'elle transforme en flaques d'acier rosâtres. Contrairement aux bombes à la mode qui détruisent la vie humaine en respectant l'environnement, du moins en épargnant les infrastructures, la bienveillance préserve le combattant qu'elle désarme dans tous les sens du terme. Comment lutter contre un ennemi qui ne vous veut aucun mal ?

Nous verrons plus loin comment l'ONU a mis en pratique sur le terrain ce principe de déstabilisation, afin d'interrompre une guerre au Moyen-Orient. Dans l'imédiat, sur le plan personnel, intéressons-nous aux origines de cet état d'esprit dont j'ai pu mesurer, dès ma petite enfance, l'efficacité renversante.

La bienveillance : un don, une tare ou un choix

Qu'ai-je de plus que les autres ? Une grande chose en moins : la peur. Je suis né sans. Peut-être parce que je suis mort en venant au monde. J'ai poussé mon cri de bienvenue, et puis mon cœur s'est arrêté. L'obstétricien a mis plusieurs minutes à le faire repartir. L'accouchement avait duré trente heures, ma mère était subclaquante, on avait dû me sortir aux forceps, je m'étais étranglé avec mon cordon ombilical et j'avais survécu de justesse à cette forme de pendaison. Un faux départ qui m'apparaît aujourd'hui comme un beau cadeau d'arrivée.

Le cerveau ne fixant pas la mémoire des premières heures, je n'ai aucun souvenir de l'éventuel tunnel de lumière dans lequel je serais allé faire un petit tour. Mais *j'ai le profil*, me disent tous ceux qui ont fait une NDE (*near death experience*), cette excursion aux frontières du trépas qui les a radicalement transformés. Ayant revécu en accéléré leur vie, selon leur point de vue mais aussi celui des êtres qu'ils avaient aimés ou blessés, ils sont revenus à eux avec une conscience élargie, une empathie incoercible, une bienveillance à toute épreuve, et ils n'ont plus aucune peur de la mort - de la vie non plus,

La bienveillance : un don, une tare ou un choix

par voie de conséquence. Ils profitent de chaque instant, communient pleinement avec la nature, ressentent l'interconnexion de tout ce qui vit. À la manière des abeilles – image qui revient souvent dans leurs récits –, ils butinent les fleurs du présent, recueillant le pollen des unes pour ensemençer les autres et faisant provision de nectar pour fabriquer le miel qu'ils rapporteront dans l'au-delà, quand l'heure sera venue de retourner à la ruche.

J'ai ce *profil*, oui. Depuis toujours, sans avoir été conscient des circonstances qui m'ont laissé cette empreinte – ce « signe de reconnaissance » que perçoivent les rescapés du tunnel. Mais les effets sont là. Et, depuis qu'un médium m'a décrit en 2001 cet accident de naissance que ma mère, poussée dans ses retranchements, a fini par m'avouer, j'ai sans doute encore accru leur ampleur. Réfractaire aux consignes de sécurité, ignorant la peur inhibante, ne redoutant que la routine, les concessions, l'autocensure et l'encroûtage, je résiste à tout sauf à la tentation – pour reprendre la formule d'Oscar Wilde. En d'autres termes, j'érige la prise de risque en principe de précaution. Je pense que c'est assez flagrant dans mes choix de vie comme dans les composantes de mon œuvre. En témoignent également certaines de mes incapacités.

Ainsi, je n'ai jamais pu exercer de métier autre que la création sous ses différentes formes, refusant tous les postes de pouvoir qu'on a pu me proposer : critique littéraire, directeur éditorial, patron de la fiction sur des chaînes de télé, diplomate, président d'organismes attribuant des subventions... D'autres ont accepté, avec

La bienveillance est une arme absolue

un parcours proche du mien, sans y perdre leur talent, ni leur temps, ni leur âme. Je n'ai pas cette agilité, ce sens du cloisonnement, cette forme de confiance. J'ai trop constaté autour de moi combien l'exercice du pouvoir fausse les rapports avec autrui, convertissant amis vagues ou adversaires discrets en courtisans assidus et, lorsque ce pouvoir est perdu, transformant les obligés en oubliés, les demandeurs comblés en ingrats sans vergogne, les flatteurs en flingueurs. Moi, au moins, personne ne se sent obligé de m'aimer, ni d'arrêter de m'encenser pour la raison que le vent tourne. La jalousie qu'il m'arrive d'inspirer ou l'allergie aux valeurs que je diffuse suffisent à me garantir une poignée d'ennemis sûrs, dont le fiel attendu souligne chez ceux qui m'apprécient une sincérité égale. Tout est bien – du moins rien n'est grave, et je n'ai pas à m'en préoccuper. Je ne soigne ni mon image ni ma communication, je délègue tout cela à des gens que j'espère compétents et je ne me consacre qu'à mon travail, mon plaisir et mes engagements humains. Comme le conseillaient en des termes voisins Sacha Guitry, Jean Cocteau ou Boris Vian, la réaction la plus saine face aux gens qu'on agace est de s'employer à les exaspérer. N'étant pas toujours au courant, faute de temps et de curiosité, du mal qu'on me veut, je manque souvent à ce devoir d'hygiène. L'ironie de la bienveillance me porte alors à prier mes adversaires d'excuser ce défaut d'attention de ma part, qu'ils pourraient prendre pour du mépris. Ça n'a rien de personnel.

Aux confrères et consœurs moins équipés que moi en gaz Métomol, et que je sens blessés par des attaques cri-

La bienveillance : un don, une tare ou un choix

tiques, je rappelle toujours la réponse de Gustav Mahler à une dame du monde qui venait de lui confier avec une fierté navrée : « Eh bien moi, c'est affreux, je n'arrive pas à aimer Brahms. » Aimablement, le compositeur la rassura en ces termes : « Mais, madame, ça n'a aucune importance... »

*

Si la bienveillance est un don, ce n'est pas forcément un cadeau. Elle nous condamne souvent aux déceptions que seuls peuvent effacer de nouveaux élans vers des personnes qui, cette fois, se montreront peut-être à la hauteur de nos sentiments. Mais la vraie bienveillance n'est pas soumise à un retour sur investissement. C'est une tournure d'esprit qu'il nous appartient dès l'enfance, pour le meilleur et pour le pire, de valider ou pas, de développer ou non.

En ce qui me concerne, je pense qu'elle est davantage le fruit d'une série de modèles et de réflexions que celui d'un gène ou d'un principe moral. Un cran au-dessus de moi, on trouve le bienveillant systémique. Celui qui, détournant la célèbre phrase de Rousseau, prône que « l'homme naît naturellement mauvais », mais que « c'est la société qui le rend bon » – société non pas au sens d'entité socio-économique, mais de vie en collectivité, qui, si elle stimule chez certains les instincts d'ego, de domination ou de parasitage, renforcerait chez d'autres l'empathie, l'échange, l'élan protecteur.

Quoi qu'il en soit, la bienveillance est avant tout un outil de résistance face à la contagion des sentiments

La bienveillance est une arme absolue

négatifs. Dans des cas extrêmes où la loi du talion (œil pour œil, dent pour dent) apparaîtrait comme la seule réponse à l'ignominie, une réaction bienveillante peut même constituer, on va le voir, le meilleur moyen de rendre justice en obtenant réparation.

La bienveillance vengeresse

Il fut mon premier maître d'armes en bienveillance. Je dois presque tout à mon père, à sa nature joyeuse construite sur des drames précoces, à son imagination délirante, à son humour rigoureux, à ses provocations foudroyantes de redresseur de torts, à sa générosité mêlant pudeur, malice et brusquerie.

Un grave accident de voiture, l'année de ma naissance, lui avait causé une fêlure de la tête du fémur, non décelée à l'époque. Au fil du temps, sa jambe droite avait raccourci de quinze centimètres, lui causant de terribles douleurs d'arthrose qu'il dissimulait de son mieux par son dynamisme et sa fantaisie.

— Faire rire les autres est le meilleur moyen de dominer la souffrance, me dit-il un jour où je m'étais cassé le bras. Raconte-moi une blague.

Je n'avais pas attendu d'expérimenter la douleur pour en comprendre le mode de détournement. Dès mes premières années, l'énergie qu'il déployait en m'inventant chaque jour des histoires drôles, truffées de préceptes philosophiques, me servait de vitamine comme elle lui tenait lieu d'antalgique.

La bienveillance est une arme absolue

Il avait une phrase culte qu'il me répétait à tout bout de champ, le matin, quand il testait sur moi ses plaidoiries d'avocat en me donnant mes bouillies de bébé. C'était une citation de Jean Jaurès : « Si tu doutes de l'homme, pense à l'humanité. » Dès que je fus en âge de parler, j'en fis ma devise. Je la claironnais à tous les vents, très fier, mais avec un geste qui intriguait l'auditoire : je tendais l'index et le majeur, pouce levé, en repliant les deux autres doigts. Spontanément, j'avais pris ce cri du cœur pour un appel au meurtre : « Si tu doutes de l'homme : pan ! sale humanité. »

Le rire de mon père, lorsqu'il finit par décrypter cette interprétation toute personnelle de la pensée humaniste de Jaurès, était assorti d'une émotion étrange dans le regard. Il m'en a fourni la clé quelques années plus tard, en m'avouant qu'à treize ans, d'un coup de pistolet, il avait tué un homme. C'est, paradoxalement, la plus grande leçon de bienveillance qu'il m'ait jamais donnée.

Né dans le Nord en 1914 tandis que son père Eugène se faisait tuer dans les tranchées, le petit René souffrait de rachitisme et tomba paralysé dès ses premiers pas. Les médecins ne lui laissaient qu'un espoir de survie : le soleil. Alors, du jour au lendemain, sa grand-mère maternelle abandonna aux pillards son florissant commerce de Roubaix pour aller s'installer à Nice, prenant sous le bras la jeune veuve de dix-neuf ans et l'orphelin qui ressuscita grâce au climat.

Privés de ressources depuis que les bombardements allemands avaient détruit l'usine de briques réfractaires construite par Eugène, ils n'avaient d'autre espoir que le